

XYZ. La revue de la nouvelle

L'hiver matériel

Anna Tagal



Numéro 83, automne 2005

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tagal, A. (2005). L'hiver matériel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 78–83.

L'hiver matériel

Anna Tagal

Les yeux d'Emma s'ouvrent sur le jour, se referment. Elle étend la main. Les draps sont froids. Elle se replie en boule sous le duvet. Reste là. Sous le monde. Dans le nid de plumes.

À force d'immobilité, elle se rendort. Sommeil sans rêves. Ouate blanche, épaisse.

Quand elle s'éveille de nouveau, le réveil affiche midi. Elle s'étire. Son corps lourd résiste au mouvement. Sur l'oreiller, un carton. Deux mots. « À bientôt. »

Elle se lève.

Elle descend l'escalier bleu d'un pas lent.

Elle s'assied à la table de la cuisine. Ses bras tombent de chaque côté de son corps. La lumière, très blanche, très dure, tombe sur ses épaules. La réflexion de la lumière sur les murs blancs glace la pièce.

Emma reste longtemps ainsi, figée dans le silence. Parfois elle fronce les sourcils.

Dehors, la neige tombe, légère. À l'intérieur, rien ne bouge.

Le froid s'empare de son corps. Des doigts, des pieds, du bout du nez. Emma frotte ses mains l'une contre l'autre. Ses orteils. Ça ne suffit pas. Le froid traverse la chair bien au delà de la surface.

Elle se lève.

Elle se tourne vers le comptoir, tire d'un pot de métal quelques cuillerées de café, allume le rond, y pose la Bialetti, attend tout près que le rond devienne rouge, que le rouge avale la lumière blanche.

Tandis que son corps se réchauffe, Emma se penche sur la table, ouvre le journal. Cahier « Affaires ». Fusions, acquisitions. Le PDG de Bombardier démissionne. Elle soupire. Tourne les pages. Cahier « Monde ». Troubles en Ouganda, guerre en Irak, défiguration du chef de l'opposition en Ukraine, rumeurs d'empoisonnement.

La douleur pénètre par les yeux, s'infiltré dans les canaux de la tête, enfle comme pour les faire éclater.

La cafetière crie sur la cuisinière. Emma verse le café dans une tasse blanche.

Elle s'assoit, continue de tourner les pages au risque de se faire exploser la cervelle. L'écriture se détache du papier, prend forme dans l'espace, danse devant ses yeux, enserre son front. Le garrot se referme sur ses tempes.

Elle ferme les yeux.



Hier. Hôtel St-Germain. Soirée de gala. Elle, Emma, robe d'argent, collier de fer, décolleté plongeant.

S'ennuie.

Les conversations roulent à vide. Emma regarde sa montre. Se tient en retrait. Ouvre son sac minuscule. En inspecte le contenu qu'elle connaît par cœur. Le referme.

Elle va au comptoir du bar. Sourit au serveur.

— Un verre de blanc, s'il vous plaît.

Elle boit. Une gorgée, deux. Un trait.

— Un autre verre de blanc, s'il vous plaît.

Elle écoute une conversation, tout près. Une voix aiguë prend le dessus :

— Vous savez, Duras, dans *Moderato Cantabile*...

Commentaire sur le point tournant qu'a constitué l'écriture de *Moderato Cantabile* dans l'œuvre de Duras, exposé qu'on dirait tout droit sorti d'un article théorique, d'un programme de cours. Emma grimace, prend une gorgée de blanc. L'alcool roule dans sa gorge, très doux. La voix s'estompe.

Dans la tête d'Emma, les œuvres, la vie, les personnages de Duras. Lol V. Stein, le vice-consul, l'amante anglaise, les fous. La femme annihilée, tête contre la terre. Les yeux verts. La mer dans tous ses états. La mère démesurée. La lutte contre les éléments, la victoire impossible. Le ressac. La transparence. La douleur. Le soleil plombant. Hiroshima. L'amour. La tête tondue

pour l'amour allemand. Le mari décharné au retour des camps. Le Mékong. Le chat qui crie qu'il voudrait appartenir. La forêt de roses. L'alcool. Le coma éthylique. Le désir. L'enfant. La mort.

La voix aiguë trouble les images. La salle retrouve ses contours.

Emma se tourne vers le groupe, son verre à la main.

La femme parle toujours. Dans sa longue robe rouge, son corps sinueux plonge, s'allonge. Elle sirote entre deux phrases une gorgée d'alcool, également rouge. Deux hommes en smoking se tiennent à ses côtés. L'un se penche vers elle, secoue ses cheveux blonds contre sa joue en signe d'assentiment. L'autre, les cheveux noirs tombant négligemment sur son front, hoche poliment la tête.

Une lueur traverse les yeux d'Emma. Elle sourit imperceptiblement. Tandis que la femme en rouge prend une gorgée d'alcool, d'une voix transformée, un peu pointue, Emma lance :

— « On ne peut pas boire sans penser qu'on se tue. Vivre avec l'alcool, c'est vivre avec la mort à la portée de la main... »

Elle lève son verre, poursuit :

— Moi, « j'ai bu tout de suite comme une alcoolique. J'ai laissé tout le monde derrière moi. »

Son sourire s'élargit. Elle se tait.

Les deux hommes et la femme se taisent aussi. Écarquillent les yeux. La femme ouvre la bouche, la referme. Ses joues ont la couleur de sa robe, de son *drink*. De sa main libre, elle se gratte l'épaule. Une plaque rouge y apparaît.

Un sourire en coin, à peine esquissé, plisse les lèvres de l'homme aux cheveux noirs.

Le sourire d'Emma s'évanouit. Dans ses yeux, la lueur se fait métallique. Elle dit :

— Vous ne reconnaissez pas *La vie matérielle*, de Duras ? Vous savez chez Duras, l'autobiographie... ces allers-retours entre Duras et Duras, entre les lecteurs et Duras... l'alcool dans l'œuvre de Duras...

Sourire pincé de la femme en rouge.

— Bien sûr, *La vie matérielle*...

Elle toussote. À l'homme aux cheveux blonds :

— Ah, parlant d'alcool, Jules, m'offrirez-vous un autre Cosmopolitan ? Mieux, accompagnez-moi au bar, je vous invite...

Jules se rapproche du corps gainé de rouge, tend le bras. Ils s'éloignent.

Emma, lentement, se met à rire. Le rire coule le long de son corps. Ses cheveux ondulent sur son dos. Les lumières scintillent sur son visage, ses dents, son collier. L'homme la regarde.

Emma soutient le regard. S'attarde sur les cheveux noirs, presque bleus, lisses, étincelants sous les lumières. Sur les creux sombres sous les yeux. Sur la peau mate. Sur le contraste entre la peau et le col blanc de la chemise. Sur le pli au coin des lèvres. Sur la cicatrice entre l'œil et le sourcil droit.

Elle tend la main. Effleure des doigts la cicatrice.

— Je m'appelle Emma.

L'homme cueille les doigts d'Emma sur sa tempe. Retient sa main dans la sienne. La regarde encore.

— Enchanté, Emma. Je suis Peter.

Elle répète :

— Peter.

Il se penche vers elle. Sa voix très basse glisse entre ses lèvres, habille, déshabille l'espace. Le traverse. Caresse la peau d'Emma.

— Un verre ?

— Oui.

— De quoi ?

— Comme vous voudrez.

— Quelque chose à oublier ?

— Non. Oui. L'ennui. Vous ?

— Aussi. Peut-être.

L'homme va au comptoir. Le serveur s'est absenté. L'homme traverse la pièce d'un pas ample. Emma observe sa forme générale. Sa stature. Il la dépasse d'une tête, au moins. Il parvient à un autre comptoir, se penche vers le serveur. Emma ne distingue plus les traits de son visage. Sous cet angle, dans la

lumière, sa tête noire est plus noire encore. Pelage de panthère. Ses gestes lents, mesurés, ont quelque chose d'arrogant. Le serveur pose deux verres sur le comptoir.

La femme en rouge s'approche de lui. Elle renverse la tête sur son épaule, appuie son corps contre le sien. Il s'en défait sans effort, tire de sa poche son portefeuille, paie le serveur.

Il se tourne vers Emma, déplie ses longues jambes. Avance. Emma se tient très droite, presque raide. Elle ferme les yeux.

Il est là.

Un souffle chaud, subtil, passe sous son oreille, à la naissance de ses cheveux. Des lèvres l'effleurent.

La caresse se transforme. Se fait plus dure. Les doigts de l'homme couvrent son cou. Près du pouce, la langue rêche lèche un bout de peau minuscule.

Millimètre de peau sous la langue de l'homme.

Morsure.

Emma ouvre les yeux. Ses pupilles se dilatent. Elle jette les épaules vers l'arrière, étend les doigts. Son sac tombe sur le tapis.

L'homme pose ses lèvres à l'endroit de la morsure. Sa main glisse le long du cou d'Emma, descend sur son bras, étreint sa main. Il se penche, ramasse au sol le rouge à lèvres, le miroir, les glisse dans le petit sac.

Il se redresse. Tend le sac. Tend un verre de cognac.

Emma boit d'un trait. Le liquide ambré lui brûle la gorge, le nez, les yeux qu'elle garde ouverts. Une larme monte. Elle la retient au bord de ses paupières, l'emprisonne entre ses cils.

L'homme boit aussi.

Emma pose son verre. Elle glisse sa main sur celle de l'homme, qu'elle porte à sa bouche. Ouvre ses lèvres enflées d'alcool. Lui mord l'index. Très fort. Jusqu'au sang. Écarte la main de sa bouche. Observe sur le doigt la trace de ses dents. L'embrasse.

Elle se hisse sur la pointe des pieds. De ses bras, elle entoure les épaules de l'homme. Elle murmure :

— Venez.

□

Hier...

Emma écarte le journal. Se lève. Tire d'un petit pot blanc deux comprimés qu'elle avale aussitôt. Sa tasse de café toujours à la main, elle monte les escaliers. Quelques gouttes de café tombent sur sa robe de chambre, sur les marches bleues.

Dans la bibliothèque de la chambre, les livres sont classés par auteur. Emma cherche. Ne trouve pas. S'assoit par terre. Dans l'étagère du bas, les livres sont rangés pêle-mêle. Toujours rien. Elle prend une gorgée de café. Fixe la bibliothèque, les yeux vides. Se souvient des livres derrière les livres. Elle trouve.

La vie matérielle.

Le coin supérieur droit de la couverture de carton se dédouble. Les coins de plusieurs pages du livre sont repliés.

Emma tourne les pages. Elle lit à voix haute. Dénuée d'expression, sa voix se heurte contre les murs dans le silence de la maison :

— « Nous avons fait l'amour... Puis encore nous l'avons fait... On buvait. Dans le sang-froid, il frappait. Le visage. Et certains endroits du corps. On ne pouvait plus s'approcher l'un de l'autre sans avoir peur, sans trembler. On était dans une peine profonde. On pleurait. »

Ce sont les mots qu'elle a murmurés hier à l'oreille de l'homme sur le grand lit défait. Il frappait. Le visage. Certains endroits du corps.

Emma continue de lire, tout bas cette fois. Ses lèvres bougent. À peine.

— « On était les mêmes face à cette étrange disposition de notre désir. »

Elle étend les jambes, se lève, se glisse dans le lit, sous le duvet. Regarde par la fenêtre. Derrière les longs fils électriques, les branches d'un grand érable ploient sous la neige qui continue de tomber. De tomber.

Elle reprend le livre. Elle lit :

— « Ça a été encore la folie pendant tout l'hiver. »

Elle glisse entre les pages le carton posé sur l'oreiller.

Referme le livre.

Ferme les yeux.